**Benjamin RUBBERS, *Faire fortune en Afrique.*
*Anthropologie des derniers colons du Katanga***

Paris, Karthala (« Les Afriques »), 2009

Marwa El Chab

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/19051>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.19051

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 427-432

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Marwa El Chab, « Benjamin RUBBERS, *Faire fortune en Afrique. Anthropologie des derniers colons du Katanga* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 221-222 | 2016, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/19051> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.19051>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Benjamin RUBBERS, *Faire fortune en Afrique. Anthropologie des derniers colons du Katanga*

Paris, Karthala (« Les Afriques »), 2009

Marwa El Chab

RÉFÉRENCE

RUBBERS, Benjamin. — *Faire fortune en Afrique. Anthropologie des derniers colons du Katanga*. Paris, Karthala (« Les Afriques »), 2009, 300 p., bibl.

- 1 La colonisation, en tant que processus d'expansion territoriale des nations européennes en Afrique, combine deux modalités. D'une part, elle prend la forme d'un projet politique d'exploitation économique qui implique la présence d'une structure administrative et militaire. D'autre part, elle prend sens dans le rapport de domination et de subordination sociale entre les différents groupes d'individus qui composent la société : c'est la relation coloniale. Ce dernier aspect — peu abordé par la littérature académique — est le thème central de l'ouvrage *Faire Fortune en Afrique, anthropologie des derniers colons du Katanga* de Benjamin Rubbers, publié en 2009. L'auteur y livre une étude ethnologique et ethnographique de la minorité blanche européenne du Katanga, à partir d'un terrain de recherche effectué entre 2002 et 2004. Plus spécifiquement, il interroge cette relation coloniale, ses composantes économiques et politiques et les modalités de son prolongement dans le temps en s'intéressant au cas des populations européennes du Katanga : belge, italienne et grecque. Celles-ci sont composées de colons descendants de migrants de l'époque coloniale mais aussi de nouveau migrants occupant des postes dans les entreprises européennes en République démocratique du Congo.
- 2 Rubbers part du constat suivant : à la suite de l'indépendance de la République démocratique du Congo, une minorité allogène blanche choisit de rester sur place.

Malgré la fin officielle de la colonisation belge, les rapports de domination — notamment économique — entre cette minorité et les autochtones se perpétuent. L'auteur s'attache, par conséquent, à mettre en évidence les rouages qui sous-tendent ces rapports. En effet, dans une approche englobant le social, l'économique et le politique, c'est dans l'interaction entre cette minorité allogène et les autochtones que se formule et s'affirme la frontière « raciale » et la domination d'un groupe sur l'autre. L'auteur s'inscrit à rebours des théories de l'ethnicité et des théories culturalistes. Les premières, s'inspirant de la nouvelle économie institutionnelle, postulent que l'avantage économique des communautés ethniques minoritaires procède de leur solidarité ethnique et de leur confiance interpersonnelle intrinsèque à la logique communautaire¹. Solidarité et confiance, toujours selon ces approches de l'ethnicité, seraient des réponses au déficit institutionnel et à l'insécurité économique. Pour les théories culturalistes, les comportements économiques s'expliquent par un acquis culturel anhistorique. En ce sens, les individus issus de certaines cultures sont « naturellement » dotés d'un flair plus favorable aux affaires, tel que le suggèrent des études sur les Indiens et les Levantins en Afrique². Benjamin Rubbers se distancie de ces approches et défend l'idée que la solidarité, la confiance et même le « sens des affaires » sont le fruit de contextes et d'événements « sociaux et culturels », sur lesquels les études de l'ethnicité et les théories culturalistes font l'impasse. Rubbers fait par ailleurs preuve d'une grande originalité au regard des études sur les minorités allogènes en Afrique de manière générale. Ces minorités sont le plus souvent perçues comme évoluant en parallèle de la vie locale des pays d'accueil, se projetant dans une disparition de la scène économique africaine. Il en découle que leur « étrangeté » est une caractéristique qui se transmet de génération en génération, autant que leur talent dans les affaires, sans considération aucune de l'impact du contexte local³. À contrecourant de ces cadres idéologiques et académiques, le travail de recherche que nous livre Rubbers consiste à mettre en évidence la logique des acteurs qu'il étudie, les expatriés européens au Haut-Katanga, en s'appuyant sur le contexte historique et géographique dans lequel ils s'inscrivent. En d'autres termes, il s'agit de rendre compte de l'histoire d'un groupe d'individus, de leurs pratiques sociales, économiques et politiques, tout en puisant dans l'histoire d'un lieu. Dans un style dynamique qui donne son rythme à cet ouvrage, Rubbers pose dans son introduction les quatre questions au cœur de son approche : Après la chute du régime colonial, comment se prolonge la relation coloniale racialisée et comment est-elle justifiée par les acteurs qui la perpétuent ? Quelles sont les dynamiques au cœur de la construction communautaire européenne au Katanga et quels en sont les supports ? Quelles sont les stratégies, en particulier dans le secteur du commerce à l'importation, qui ont permis aux entrepreneurs européens de préserver leur domination économique ? Dans le contexte d'une lutte pour leur préservation au regard des bouleversements politiques permanents, comment se caractérisent les relations des Européens au Katanga avec la sphère politique ?

- 3 L'histoire coloniale et postcoloniale du Katanga est une succession de bouleversements et de changements de direction économique. La colonisation, à partir de 1850, prend une forme décomplexée qui se manifeste notamment dans l'exploitation des ressources naturelles et le mercantilisme des colonisateurs belges vis-à-vis du marché local : c'est le « temps des razzias ». Cette exploitation se poursuit jusqu'en 1920, lorsque l'idéologie coloniale se redéploie dans une perspective paternaliste. Le « temps du paternalisme » est une phase d'industrialisation de l'économie katangaise, de croissance

démographique et de prise en charge totale des salariés congolais par les entreprises européennes. C'est par ailleurs un moment-clé de l'histoire des rapports de domination coloniale du Katanga éclairant la dynamique à l'origine de la barrière raciale qui s'impose dans la « conscience collective » : ce que les « Blancs » attendent des « Noirs » — subordination, respect, travail — et *vice versa* — domination, protection, prise en charge.

- 4 En 1975, la structure de production s'affaiblit signant la fin du « temps du paternalisme » et le début du « temps de la débrouille » qui dure jusqu'en 2004, date de l'étude menée par l'auteur. Ce temps se caractérise par un déclin économique, un effondrement de la structure de production, une marginalisation du secteur agricole et une détérioration des conditions salariales. Parallèlement, l'État accuse un déficit financier. Ces trois temps mentionnés témoignent d'une évolution dans la gestion économique du pouvoir et de la privatisation de l'État. Au fur et à mesure, la structure centrale de l'autorité se voit en réalité investie par une multitude de réseaux — en référence à la notion d'État rhizome de Jean- François Bayart — qui tentent d'influencer les décisions politiques de manière à correspondre à leurs attentes. Les réseaux sont aussi ceux d'une redistribution des gains tirés des liens rapprochés avec la sphère politique. Plutôt que d'y voir une perversion postcoloniale ou une condition moderne du continent africain, Rubbers, suivant en cela Jean-François Bayart⁴ et Mamadou Diouf⁵, appelle à observer dans le temps long l'évolution de l'État en Afrique. L'argument mis en avant est que les prémices de la privatisation et de la criminalisation de l'État en Afrique sont déjà observables à l'époque précoloniale et coloniale : « Ainsi, le mode de gestion patrimonial, la prégnance des luttes factionnelles, la socialisation du pouvoir par le clientélisme et la centralité de l'extraversion qui caractérisent la gouvernementalité à l'époque postcoloniale définissaient déjà celle des royaumes de la savane dans le contexte de la traite » (p. 34).
- 5 L'ouvrage est divisé en quatre chapitres. Dans le premier, l'auteur focalise son attention sur la barrière raciale entre Européens et Congolais, barrière qui rend compte de la résilience d'un rapport colonial malgré l'indépendance politique proclamée. Entre le discours et la pratique — qui peuvent se contredire —, Rubbers retrace la logique sous-jacente de ce « racisme ordinaire ». Il apparaît qu'à l'époque coloniale et ensuite, le « stigmate de l'épiderme » se complète d'un stigmate de classe, transposé du mode de distinction bourgeois de la métropole ; on retrouve cet état de fait dans l'empire colonial français en Afrique de l'Ouest (Arsan 2014)⁶. Les autochtones sont écartés de la vie sociale des Blancs sur la base de critères de propreté, de civilité ainsi que de moyens financiers.
- 6 Cependant, les « Blancs » sont tout aussi discriminés, pour ainsi dire, par les autochtones. Aux yeux de ces derniers, la couleur de peau des expatriés européens se confond avec richesse et pouvoir. Partant de cette logique, la petite criminalité à l'égard des Blancs devient un acte socialement toléré. Cette distinction n'est pourtant pas uniforme, constate Rubbers, car les catégories raciales évoluent constamment en fonction des transformations sociales et économiques de la société katangaise. Ces catégories sont en effet au service d'une oligarchie blanche riche. Elles donnent sens et justifient son prestige de classe. Lorsque certains attributs qui définissent leur prestige se démocratisent, tels que l'accès à l'école et donc l'obtention de diplômes, ces catégories se remodelent pour y ajuster le tracé de la frontière sociale et raciale. Le vécu individuel contribue aussi largement à modifier ces catégories. Des éléments tels

que la familiarité et la confiance rentrent en compte dans la redéfinition des catégories et produisent des exceptions de part et d'autres de la frontière raciale. L'auteur interroge ensuite le processus de construction communautaire. Ce deuxième chapitre est le produit d'une réflexion critique sur la réification abusive de la notion de communauté en sciences sociales. Rubbers nous rappelle en effet que les communautés ne sont pas des données naturelles. Celles-ci sont un processus de construction, résultant d'une dynamique externe et interne à un groupe d'individus réunis autour d'un répertoire de symboles (Cohen 1985)⁷. Les Européens du Katanga se répartissent entre différents groupes nationaux : belge, italien et grec. Ces groupes sont dépendants d'institutions centrales, tels que les clubs ou les restaurants, où se déploient les rencontres qui fondent la « vie communautaire ». Ces « communautés » sont également dépendantes du phénomène migratoire et du rapport que les individus entretiennent avec le « pays d'origine » et le « pays d'accueil ».

- 7 La communauté est donc le résultat d'un double processus de fabrication du sens donné aux modes d'appartenance : d'une part un effort fourni par les individus dans un acte de distanciation des indigènes de leur société d'accueil et, d'autre part, un effort, tout aussi important, de singularisation de leur « société d'origine » européenne, de ses règles et de ses coutumes, pour se différencier des autres groupes européens. Par ailleurs, l'exiguïté de la vie commune des Européens du Katanga donne libre cours à la circulation des informations et des rumeurs. La communauté en devient régulatrice des actes des individus. En l'occurrence, la déviance des mœurs — qui peut prendre la forme d'une promiscuité suspicieuse avec les indigènes — est condamnable et peut être sanctionnée par une mise au ban de la vie communautaire. Enfin, la communauté existe aussi parce qu'elle est un espace économique d'apprentissage, de négociation des affaires et de recherche d'opportunités. En revanche, la confiance économique n'est pas intrinsèque à la communauté, même si le contexte lui est favorable, dans la mesure où celle-ci produit de l'interconnaissance, fondamentale à l'établissement d'une confiance économique.
- 8 Dans le contexte d'instabilité politique et économique qui caractérise la vie locale, comment s'organisent les entrepreneurs européens pour protéger leurs investissements et s'assurer un gain dans les affaires ? Le troisième chapitre est organisé autour de cette question. Les mécanismes de domination que les individus déploient dans le secteur du commerce et de l'importation y sont analysés. De manière simple et concise, le chapitre est consacré à la description des filières de l'importation vers le Katanga et des différents groupes d'opérateurs : les Européens, les Libanais et les Indiens, et les Congolais. La réflexion que développe l'auteur réintroduit la question du capitalisme longtemps négligée par la sociologie de l'entrepreneuriat. Pour mieux saisir la logique de ces comportements, l'auteur s'appuie sur la conception braudélienne du capitalisme, plus que sur une approche marxiste ou weberienne. Le rôle stratégique du capital dans la structure de production pour Marx et la rationalisation de l'organisation du travail pour Weber sont le cœur même du capitalisme moderne. En conséquence, ces deux modèles excluent l'Afrique du capitalisme et relèguent le continent à des formes précapitalistes d'économie. Suivant cette logique, une étude du capitalisme africain procéderait d'un contresens.
- 9 C'est différent chez Braudel qui suggère que le capitalisme se caractérise par l'étirement de la filière de production et du commerce dans l'espace mondial, et la multiplication des acteurs économiques impliqués tout au long de cette filière⁸. Dans

cette perspective, Rubbers détermine finalement que l'avantage économique des Européens du Katanga tient moins à leur appartenance à une communauté qu'à leur capacité à s'accaparer localement les réseaux du commerce global.

- 10 Les entrepreneurs européens s'imposent économiquement et politiquement parce qu'ils sont en mesure de médiatiser la relation entre investisseurs étrangers et autorités congolaises. Ce volet politique de la puissance des entrepreneurs européens fait l'objet du quatrième chapitre. Il s'agit là de comprendre les contraintes politiques et les recours qui s'offrent aux entrepreneurs européens. Là encore dans une perspective interactionniste, l'auteur présente l'État, loin de la conception wébérienne abstraite, comme expression continue des interactions entre une multitude d'individus impliqués dans les rouages d'un système. L'État est constamment en mouvement pour affirmer son autorité sur le territoire. Les événements séparatistes que le Katanga a connus, et l'engagement des colons dans ces événements, ont contribué à construire des rapports ambigus entre les colons et l'autorité centrale. À la suite de l'échec de la tentative séparatiste, les colons sont placés sous surveillance et font office de bouc émissaire dans un processus de consolidation de l'État postcolonial. Ils disposent pourtant de ressources sociales et économiques — grâce à des connaissances ou une capacité de pression financière — qui leur permettent de s'affranchir de ce statut. L'auteur y saisit d'ailleurs l'occasion de lancer un appel aux chercheurs pour dépasser le raisonnement binaire qui oppose formel et informel dans l'analyse des rapports à l'État. Dans la mesure où les Européens du Katanga négocient leur présence mais aussi leur protection — politique et économique — via leurs relations à la sphère politique, toute tentative de se dérober à la législation officielle émane moins d'une volonté de contournement de l'autorité que d'un processus de redéfinition permanent de la relation personnelle aux représentants de l'autorité. Le qualificatif « informel » perd ainsi son sens.
- 11 L'auteur ne cesse de le mettre en évidence : les relations au politique sont au cœur de l'action et de l'*ethos* entrepreneurial des Européens au Katanga. Une action qui est, dans le même mouvement, maintien d'une puissance économique et de préservation d'un entre-soi et d'une identité racialisée, comme d'une influence politique. C'est son approche précise, minutieuse des combinaisons entre économique, identitaire et politique qui fait toute la qualité de ce travail, l'un des rares à avoir abordé la question des minorités européennes en Afrique contemporaine.

NOTES

1. En référence à la théorie de l'entrepreneuriat ethnique, H. ALDRICH & R. WALDINGER, « Ethnicity and Entrepreneurship », *Annual Review of Sociology*, 16, 1990, pp. 111-135.
2. « Or pour décrire la faune indistincte des "Levantins", ce sont les figures de l'éternel marchand supposé être doué de la fibre du commerce, de l'intermédiaire parasite de l'entreprise coloniale, du profiteuse sans scrupule concurrençant déloyalement les Européens en Afrique qui se sont imposées au début du XX^e siècle », B. ADJAMIAN, « Les Arméniens en Éthiopie, une entorse à la "raison diasporique" ? », *Revue européenne des migrations internationales*, 28 (3), 2012, p. 115.

3. Sur le cas des Libanais en Afrique : « The available academic writing on this topic usually stresses the “strangeness” of the Lebanese by portraying them as a special grouping in West African society » (J. BEUVING, « Lebanese Traders in Cotonou : A Socio-cultural Analysis of Economic Mobility and Capital Accumulation », *Journal of the International African Institute*, 26 (3), 2006, p. 325).
4. J.-F. BAYART, *L'État en Afrique : La politique du ventre*, Paris, Fayard, 2006.
5. M. DIOUF, « Privatisation des économies et des États africains, commentaires d'un historien », *Politique Africaine*, 79, 1999, pp. 16-23.
6. A. ARSAN, *Interlopers of Empire, The Lebanese Diaspora in Colonial French Africa*, London, Hurst & Co Publishers Ltd, 2014.
7. A. COHEN, *The Symbolic Construction of Community*, London, Routledge, 1985.
8. F. BRAUDEL, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 1985.